C'est dans la poche

Le mensuel des petites collections qui n'ont pas peur des grandes

N° 5 - Février 2011

Sebastian Barry
Simone Bertière
Patrick Besson
T.C. Boyle
Julien Capron
Nancy Horan
Franck & Vautrin
Yasmina Khadra
Boris Khazanov
Andreï Kourkov
Karsten Lund
Henning Mankell
Pierre Michon
Marie NDiaye
Pierre Pelot
Noëlle Revaz
Laurent Seksik
Tom Sharpe
Adam Thirlwell

Un peu de tout, un peu trop peu…

Encore une fois, ce numéro n'est pas à la hauteur des espérances qui nous habitaient au moment d'en établir des grandes lignes, et moins encore de celles qui sont survenues au cours du mois de janvier, au fil des lectures dont certaines ont été vraiment enthousiasmantes.

C'est bon signe, en un sens : la matière est si riche qu'il est presque impossible de l'appréhender comme il le faudrait.

C'est aussi un peu décevant, mais décidément le temps manque pour écrire tous les articles qui manquent ici.

Nous aurions voulu vous parler longuement d'un formidable thriller auquel les lecteurs font fête, à juste titre. *Les visages*, de Jesse Kellerman est, au moment de boucle cet éditorial, la meilleure vente au format de poche selon *Livres Hebdo*, un magazine qui sait de quoi il parle. Ce livre est de ceux dont les amateurs du genre ne peuvent pas se lasser. On y entre, on n'en sort plus, même après l'avoir refermé, tant son univers étouffant nous habite.

Malgré tout, si l'on veut regarder de près les listes de meilleures ventes qui ne sont pas notre principal critère de choix pour les titres retenus dans ce magazine, on peut être plutôt satisfait. La plupart des livres « importants » (à nos yeux) y trouvent place, ce mois-ci pour les derniers ouvrages parus ou dans les numéros précédents pour les plus anciens.

Au fond, puisque l'exhaustivité est un idéal (encore que…) inatteignable, il ne reste qu'à tenter de choisir le meilleur, quitte parfois à démonter aussi les mécanismes sur lesquels reposent des fausses valeurs – souvent des livres qui se vendent bien pour de mauvaises raisons, si, si, il en existe !

Faire le tri, mettre en valeur, proposer aussi des pistes ouvertes vers des écrivains moins célèbres, trouver des perles parmi des tirages peu spectaculaires…

Si, de temps en temps, nous amenons des lecteurs à des textes qu'ils n'auraient pas découverts sans *C'est dans la poche*, le but principal est atteint.

On veut croire que c'est parfois le cas.

Pierre Maury

Sommaire

Fiction française

Marie NDiaye, *Trois femmes puissantes* 3

Julien Capron, *Match aller* 4

Pierre Pelot, *Les promeneuses sur le bord du chemin* ; Ananda Devi, *Le sari vert* 5

Pierre Michon, *Les Onze* 6

Franck & Vautrin, *La dame de Jérusalem* 7

Laurent Seksik, *Les derniers jours de Stefan Zweig* 8

Noëlle Revaz, *Efina* ; Yasmina Khadra, *L'Olympe des infortunes* ; Patrick Besson, *1974* 9

Fiction étrangère

Frank Lloyd Wright, ses maisons et ses femmes : Nancy Horan, *Loving Frank* ; T.C. Boyle, *Les femmes* 10

Entretien avec T.C. Boyle 11

Henning Mankell, *Les chaussures italiennes* 12

Adam Thirlwell, *L'évasion* 13

Tom Sharpe, *Le gagng des mégères inapprivoisées* ; Karsten Lund, *Le marin américain* ; Boris Khazanov, *L'heure du roi* 14

Andreï Kourkov, *Laitier de nuit* ; Sebastian Barry, *Le testament caché* 15

Essai

Simone Bertière, *Dumas et les trois mousquetaires* 16

C'est dans la poche, n° 5, février 2011
Editeur responsable : Bibliothèque malgache, Lot V A 35, Ambohitantely-Andohalo, Antananarivo 101 (Madagascar), email : danslapoche@bibliothequemalgache.com
Rédaction : Pierre Maury
Tous les articles non signés sont de la rédaction.
Site Internet : https://sites.google.com/site/mensuelpoches/

Le beau prix Goncourt de Marie NDiaye et ses « Trois femmes puissantes »

Elles sont magnifiques, les *Trois femmes puissantes* de Marie NDiaye. Elles tiennent debout par leurs propres qualités, bien sûr. Mais aussi et surtout par la grâce d'une écriture enchanteresse, lovée dans un roman qui se pare de poésie et abrite des merveilles d'expression. La description ne pouvant rendre qu'un hommage trop faible à ce style ample, il est nécessaire de citer.

Et tant pis, ou tant mieux, si le premier paragraphe, une seule phrase parfaite d'équilibre et de beauté, est un peu long.

« Et celui qui l'accueillit ou qui parut comme fortuitement sur le seuil de sa grande maison de béton, dans une intensité de lumière soudain si forte que son corps vêtu de clair paraissait la produire et la répandre lui-même, cet homme qui se tenait là, petit, alourdi, diffusant un éclat blanc comme une ampoule au néon, cet homme surgi au seuil de sa maison démesurée n'avait plus rien, se dit aussitôt Norah, de sa superbe, de sa stature, de sa jeunesse auparavant si mystérieusement constante qu'elle semblait impérissable. »

Norah est face à son père. Elle ne sait pas pourquoi il lui a demandé de venir le voir en Afrique. Elle se sent peu d'affinités avec lui, qui a quitté son épouse française, a eu d'autres femmes, d'autres enfants. Elle aimerait probablement le dominer pour renverser leurs rapports d'autrefois. Mais la situation imprévue qu'elle découvre la conduit sur un tout autre chemin.

Dans la deuxième partie de cet ouvrage composé comme des récits presque, mais pas tout à fait, détachés les uns des autres, Fanta se trouve face à un homme qui est en train de perdre son travail et ses illusions. Et qui entraîne sa femme dans sa chute. Celle-ci a, en réalité, commencé bien des années auparavant, comme on le découvre en même temps qu'un Rudy jusque-là aveugle devant ses propres comportements.

Khady, dernière héroïne de ce triptyque, part vers l'Europe pour y immigrer clandestinement. Mais le chemin est fait de tous les dangers qu'elle rencontre et son destin s'écrit en lettres tremblantes, gravées sur un corps malade.

Les liens entre ces trois textes sont ténus. Ils sont surtout à voir avec un lieu.

Plus largement cependant, les trois femmes sont quelque part entre l'Afrique et l'Europe, face à elles-mêmes et à leurs proches, face aux malheurs et aux moyens de les enrayer.

C'est saisissant de vérité. Une vérité qui n'est pas celle des sociologues mais qui emprunte à une sorte de connaissance intime de l'être humain. Les détours des phrases sont aussi ceux d'une pensée qui chemine sans hâte vers l'élucidation d'un mystère profond.

Marie NDiaye avait déjà écrit quelques livres qui comptent.

Elle a probablement fait mieux encore avec celui-ci. Un prix Goncourt attribué, en 2009, presque aussi vite que le plus récent (celui de Michel Houellebecq) est venu, en tout cas, confirmer que nous étions au moins plusieurs à le penser.

Marie NDiaye
Trois femmes puissantes
Folio, n° 5199
336 pages, 7,30 €

Une demi-saison de rugby et une enquête à suivre

Au terme du *Match aller* se profilait déjà le *Match retour*, qui vient de paraître. L'épaisseur du premier volet de cette ambitieuse entreprise romanesque ne doit en tout cas pas effrayer.

Et il n'est même pas nécessaire d'apprécier le rugby pour ouvrir un volume par lequel on est séduit immédiatement.

L'écriture est d'une force exceptionnelle. L'intrigue est ciselée comme dans les meilleurs polars. L'action est dans le stade et dans la ville. Volmeneur, à l'entame du championnat de la République, compte sur ses meilleurs éléments pour aller jusqu'en finale et la remporter enfin après des années de défaites. Toute la population est derrière des joueurs qui représentent l'alliage parfait de la brutalité et la finesse. Force et vitesse. Passion et obstination. Cela crie et cogne, la saison s'annonce bouillante…

Julien Capron aurait peut-être pu se contenter de l'aspect sportif. Car il en fait une épopée à côté de laquelle la presse spécialisée doit mesurer le gouffre qui sépare le journalisme de la littérature. Les phrases initiales, après une composition d'équipe, résonnent comme des coups de tonnerre : *« Non de ces terres écrasées de soleil, pressées de moissons et de grappes. Non un domaine où les appliqués font fructifier le monde. Non l'abondance, non le confort, non le royaume. Mais la frontière, mais la limite, le dernier bord où le pied touche. Mais l'immense repli ourdi, où transite, d'un navire l'autre, ce que le large laisse. »*

Les mots se scandent, se chantent, comme un hymne guerrier à la hauteur des exploits à venir. Dans la fureur d'un combat sans pitié. On est d'emblée dans l'excès. On ne comprend pas tout. Et cela n'a aucune importance.

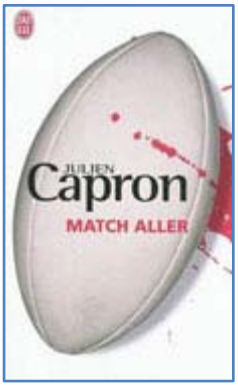
Après le match, voici la grande scène des vestiaires, avec l'entrée en scène de Fénimore et Casilde, Enquêteurs Provinciaux. La victoire acquise sur le terrain prend un goût amer : dans un sac de sport, on a découvert une masse de chair qui se révèle être le torse carbonisé d'une femme. Pour plomber l'ambiance à l'entame de la saison, il était difficile de trouver mieux…

Le meurtre est spectaculaire. Les suivants le seront aussi, car c'est le début d'une série à laquelle les services de police tentent en vain de mettre fin, se contentant longtemps de compter les cadavres sans trouver la moindre piste sérieuse. Au terme de la treizième journée, l'affaire aura été résolue et… relancée – il fallait bien cela pour mettre en appétit en vue du deuxième volume.

Tous les ingrédients sont réunis pour faire de *Match aller* une parfaite réussite dans le genre. Le mystère, complet, est agrémenté, si l'on ose dire, de citations grecques accompagnant les corps. Elles semblent donner une signification aux crimes et dessinent ensemble un puzzle complexe. Mais quel est le lien entre ces meurtres en série et l'équipe de rugby ? C'est ce qu'on ne saura pas avant de lire la suite. Le temps peut sembler long…

Les lecteurs de Julien Capron ne seront peut-être pas dépaysés par le pays imaginaire où il a installé sa terrible fiction : *Amende honorable*, publié deux ans plus tôt, se situait déjà sur le territoire de la République, mais à une époque plus tardive.

Quant aux familiers de la mythologie et de la littérature grecques, ils se régaleront. Il y a de tout pour chacun ici, et en quantité.



Julien Capron
Match aller
J'ai lu, n° 9487
727 pages, 8,40 €

Culpabilité diffuse et rancune tenace

Pierre Pelot donne un roman bref et dense, la rencontre de deux hommes qui semblent ne rien avoir en commun et dont la conversation tourne rapidement à la confrontation, pour des raisons évidentes et d'autres qui le sont moins. Quand Blair accueille Adrien Norte, il lui avoue très vite : *« Cartes sur tables, je vous le dis, je n'éprouvais pas grande sympathie pour vous, a priori. Je vous le dis. »* Curieuse manière pour un détective de mettre en confiance son client, auteur de livres à succès – et donc méprisé par Blair, qui n'aime pas les personnages médiatiques vivant toujours dans la lumière. Alors que lui est en permanence d'humeur sombre. Cela pour l'évidence. Le reste viendra.

Rien n'aurait donc dû conduire les deux personnages l'un vers l'autre. Sinon que l'écrivain a reçu des lettres anonymes menaçant ses proches, et que le détective a été le destinataire d'autres courriers confirmant les dangers courus par Adrien Norte. La situation les contraint à collaborer, quand bien même ils n'en ont aucune envie.

Le récit progresse à travers des dialogues tendus auxquels Blair participe avec beaucoup de mauvaise volonté tandis que Norte essaie parfois de rapprocher les points de vue, esquissant même un tutoiement qui ne sera jamais partagé. Quelques autres personnages interviennent, en particulier Kenny, qui assiste le détective et est pour lui comme un fils. Ou Griffith, fils de l'écrivain, soupçonné d'avoir envoyé les lettres…

Mais rien ne semble devoir faire avancer l'enquête, comme si Blair traînait des pieds. L'énigme repose, il est vrai, sur un montage machiavélique avec, en fond d'image, *Les promeneuses sur le bord du chemin*, Ladia et Marisa, dont les liens avec cette histoire trouble finiront bien par apparaître…

Arrivé au dernier mot du roman, qui explique bien des choses, il faudra revenir aux premières pages afin de refermer le cercle infernal d'une culpabilité diffuse à partir de laquelle est né un violent désir de vengeance. Celle-ci, ourdie dans le secret prolongeant un passé impardonnable. Pierre Pelot a forgé un destin blessé et bien cruel.

Pierre Pelot
Les promeneuses sur le bord du chemin
Le Livre de poche, n° 32045
188 pages, 6 €

La haine des femmes

Un vieux médecin a cru pouvoir compter sur sa fille et sa petite-fille pour soulager ses souffrances. Il sent son corps le lâcher, la mort n'est pas loin.

Mais Curepipe, la ville de l'île Maurice où s'observent les membres de cette étrange famille, rime avec fosse septique.

La haine perce à travers chaque regard, chaque pensée, chaque mot. Le « Dokter-Dieu » a été un tyran domestique pour qui les femmes étaient des êtres sans valeur.

Il le pense toujours.

Elles le lui font payer, malgré la crainte qu'il inspire encore.

La confrontation réveille les épisodes douloureux du passé. La violence et la honte. La justification de la violence et le prix de la honte.

Ananda Devi donne ici un roman âpre qui donne un sens nouveau à la guerre des sexes.

Une guerre pour le pouvoir, en somme.

Ananda Devi
Le sari vert
Folio, n° 5191
256 pages, 5,70 €

Pierre Michon, un classique contemporain

L'Académie française n'a pas manqué l'occasion de s'approprier, le temps de son Grand prix du roman attribué à l'automne 2009, un écrivain devenu un de nos classiques contemporains depuis la publication de son premier livre, *Vies minuscules*, il y a un quart de siècle. *Les Onze* ne ressemble à rien d'autre qu'à un autre livre de Pierre Michon. Un écrivain au sens le plus fort du terme, pour qui le travail sur la langue semble précéder le choix d'un sujet, et jusqu'au traitement de celui-ci, dans une perspective où les mots disputent aux images le pouvoir d'évoquer un monde.

Avant d'aller plus loin, il vaut mieux avertir les lecteurs tièdes, ceux qui cherchent dans un livre la distraction apportée par une histoire qui ronronne doucement : *Les Onze* n'est pas pour vous. Ce soir, regardez plutôt la télévision, vous y trouverez bien un programme qui ne vous empêchera pas de vous assoupir sur le canapé.

En revanche, si vous êtes prêt à la grande aventure de phrases qui vous emportent là où vous ne pensiez jamais aller, parce que le vocabulaire fait une musique inattendue, laissez-vous porter, vous ne le regretterez pas.

Ceci étant dit, de quoi est-il question ? D'un tableau sur lequel se trouvent représentés les onze membres du Comité de salut public de l'an II. De la Terreur, avec majuscule, et de la terreur, minuscule, qui aiguise les regards. D'un peintre qui prit la commande, François-Élie Corentin, et de sa famille. Du Limousin. De Michelet, historiographe doté d'une imagination telle qu'elle influence son récit en fonction de ce qu'il croit. De vérité et de mensonge. De littérature et de peinture.

Le tableau des *Onze* ressemble à une conspiration. L'époque s'y prêtait, à travers des luttes sournoises pour le pouvoir, au nom d'un peuple qui n'en demandait pas tant.

Pierre Michon s'engage, mine de rien, en démontant une mécanique qui permet, au lieu d'une république, *« le retour du tyran global »*.

Un livre à lire lentement, au rythme de phrases parfois interminables mais qui nous mènent, sous l'apostrophe du narrateur, là où veut nous mener l'auteur.

Mais un livre à lire absolument.

Extrait

Et que dois-je peindre ? dit-il. Cette fois il regarda Proli franchement, comme si Proli était un laquais. Proli le regardait de même. Celui-ci lâcha d'une voix flûtée et aiguisée, qui ressembla un instant à celle de Robespierre :

– Tu sais peindre les dieux et les héros, citoyen peintre ? C'est une assemblée de héros que nous te demandons. Peins-les comme des dieux ou des monstres, ou même comme des hommes, si le cœur t'en dit. Peins *Le Grand Comité de l'an II*. Le Comité de salut public. Fais-en ce que tu veux : des saints, des tyrans, des larrons, des princes. Mais mets-les tous ensemble, en bonne séance fraternelle, comme des frères.

Il y eut un silence. Le feu était mort, la lumière seule de la grande lanterne carrée tombait d'aplomb sur l'or répandu à la place exactement où reposaient tout à l'heure les vieux os. Les visages étaient dans l'ombre. Soudain de l'autre côté du mur dans l'église Saint-Nicolas un cheval invisible s'ébroua violemment et s'enleva des quatre fers, on entendit les sabots retomber comme des marteaux sur le pavé vide du vaisseau vide ; il poussait à pleins naseaux un cri de trompette. On aurait dit qu'il riait. Ils rirent aussi tous les quatre. Corentin riant toujours se leva et remit posément les pièces d'or dans le sac, en boucla le lacet, le prit. Il dit que c'était oui.

Pierre Michon
Les Onze
Folio, n° 5193
150 pages environ, 5,10 €
Parution le 10 février

La naissance de l'État d'Israël, comme si vous y étiez

D'une dame à une autre, de *La dame de Berlin* qui ouvrait le cycle à *La dame de Jérusalem* qui le prolonge maintenant après six autres volumes, Boro, intermittent de l'amour et permanent de la photographie, a traversé bien des guerres. En reporter chasseur d'images inédites, son enthousiasme reste pourtant entier.

Quand il reçoit un coup de téléphone anonyme lui demandant d'être à Jérusalem le 22 juillet 1946, Boro saute dans un avion sans savoir ce que cela lui réserve. Il n'aura pas à le regretter : à midi vingt, l'hôtel King David, qui abrite le commandement britannique en Palestine et devant lequel il se trouve, explose. Un nouveau scoop pour la presse internationale. Et le premier moment fort d'un roman où s'en annoncent beaucoup d'autres. Sans oublier la rencontre avec Lika, qui lui avait fixé le mystérieux rendez-vous.

La suite, au fil d'événements qui appartiennent aux manuels d'histoire mais sont envisagés ici comme de l'actualité très brûlante, conduira Boro à s'intéresser de près à ce bout de territoire très convoité.

L'occupation britannique et ses excès – avec un deuxième séjour en prison pour le photographe, qui avait déjà goûté aux geôles espagnoles. Les voyages clandestins des survivants juifs aux camps de la mort. La tension croissante entre Arabes et nouveaux occupants. Les enjeux politiques de la reconnaissance d'un nouveau pays qui n'a pas encore de nom – Israël ou Sion ? La guerre qu'il faut préparer…

La documentation, abondante et précise comme de coutume, n'empiète pas sur le caractère éminemment romanesque d'une vie privée agitée. Boro et les femmes, c'est à chaque fois un nouveau chapitre ouvert sur de nombreuses possibilités.

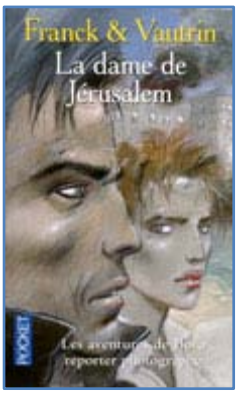
Outre Lika, déjà signalée, il y aura aussi et surtout Sasha, une jeune médecin qu'il se décidera à aimer pour toujours – mais pas toujours. D'émouvantes retrouvailles avec sa cousine Maryika se produisent à New York, où il est enfin obligé de reconnaître que Sean, le fils de son amour d'enfance, est aussi le sien. Et non celui de Dimitri, son presque frère, lui aussi passé dans la vie de Maryika. Dimitri qui meurt au combat, après que Boro s'est en outre trouvé un oncle dont il ignorait tout, mais qui savait tout de lui. C'est beaucoup d'émotions pour un seul homme.

Mais quel homme ! Un héros digne des grands feuilletons du dix-neuvième siècle, qui parcourt les champs de bataille avec sa canne et son Leica. Quand il revient à Paris et retrouve les complices de l'agence qu'il a fondée, il sait aussi faire la fête et briser d'un bon mot quelque tension naissante.

Entretemps, nous aurons eu droit à quelques nouvelles versions de l'origine de sa claudication. À de mémorables coups de gueule. À des scènes de bravoure que Franck et Vautrin alignent avec générosité.

Le roman populaire, quand il est de cette qualité, a toujours raison. Il nous emporte avec ses personnages dans des remous incessants et lève toutes les réticences que l'on pourrait avoir sur un genre que l'on dit, à tort, dépassé.

Les sept premiers volumes des *Aventures de Boro, reporter photographe* : *La Dame de Berlin,* 1987 ; *Le Temps des cerises,* 1990 ; *Les Noces de Guernica,* 1994 ; *Mademoiselle Chat,* 1996 ; *Boro s'en va-t-en guerre,* 2000 ; *Cher Boro*, 2005 ; *La Fête à Boro*, 2007. Tous sont parus dans la collection Pocket.

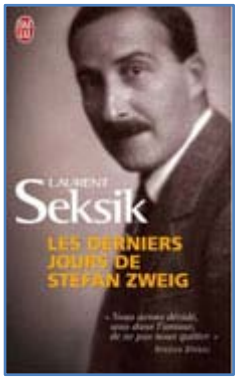


Franck & Vautrin
Les aventures de Boro, reporter photographe. La dame de Jérusalem
Pocket, n° 14471
480 pages, 7,80 €

La dernière fugue de Stefan Zweig

La fin de l'histoire est connue : le 22 février 1942, dans l'appartement de Pétropolis qu'ils louent depuis septembre, Stefan et Lotte Zweig se suicident.
C'est un dimanche.
Il fait beau.
Quelques jours plus tôt, ils étaient à Rio, le lundi du carnaval, où la foule dansait sur des airs de fin du monde. Singapour venait de tomber devant le Japon et on s'amusait. Pas Stefan. Il ruminait de sombres pensées et se souvenait d'avoir, dans un livre, rendu sublime la mort de Kleist qui s'était suicidé après avoir tué sa femme.
Du moins Laurent Seksik lui prête-t-il ces pensées dans *Les derniers jours de Stefan Zweig*, inspiré par des faits réels auxquels il ajoute, par la fiction, une connaissance intime de ses personnages, à des moments qu'aucun témoin n'a pu rapporter.
Il s'applique aussi à faire de Lotte, Charlotte Elisabeth Altmann, la deuxième épouse, bien plus qu'une ombre accompagnant l'écrivain dans la mort. Stefan avait été séduit par la jeunesse de celle que Friderike, la femme qui partageait alors sa vie, lui avait présentée pour qu'elle devienne sa secrétaire.
C'était à Londres, où le couple était arrivé en 1934, fuyant Hitler dont Zweig pressentait les actions à venir. Puis, quand Zweig obtient, après cinq années d'exil, la nationalité britannique grâce à Bernard Shaw et H.G. Wells, la guerre éclate et il devient, en raison de ses origines, *« Alien Ennemy »*. Il fuit à nouveau, avant que les bombes tombent sur Londres. C'est New York, où il n'obtient qu'un visa provisoire et dont Lotte, asthmatique, ne supporte pas la pollution, puis le Brésil et Pétropolis, en altitude, dans un climat plus favorable.
Quand Stefan et Lotte s'installent, ils ne savent pas qu'ils sont arrivés au bout de la route.
Ils ne sont là que pour six mois. L'écrivain rêve de travailler à sa grande biographie de Balzac, mais toutes ses notes sont restées à Londres.
Il se replonge dans Montaigne, en qui il se retrouve.
Il écrit *Le joueur d'échec*.
Il entreprend son autobiographie, *Le monde d'hier*, où il brosse *« le portrait d'une époque en train de disparaître, un monde que les nazis s'acharnaient à détruire. Il avait l'impression, avec ce livre, d'avoir forgé une petite urne funéraire là où les siens n'avaient plus de sépulture. Il voulait témoigner. Edifier une stèle au beau milieu des ruines. »*
Sur cette stèle où Lotte constate occuper une place insignifiante, il grave les noms de ceux qu'il envie parce qu'ils ont cru, et pour certains croient encore, en une cause qui valait de se battre. Contre le nazisme, pour le socialisme ou l'existence d'un État juif…
Quant à lui, il *« abhorrait l'idée de la Nation et il ne croyait pas en Dieu […]. Il n'espérait plus en l'homme »*…
Face à Zweig, un rabbin ou Georges Bernanos tiennent des discours convaincus. Leurs monologues sont un peu longs et, c'est le seul reproche que l'on peut faire à Laurent Seksik, tranchent avec la vivacité qui habite le reste de son livre, jusqu'à la solution finale et individuelle (pas tout à fait : il s'agit d'un couple) trouvée par Zweig.

Laurent Seksik
Les derniers jours de Stefan Zweig
J'ai lu, n° 9462
185 pages, 6 €



L'amour qui n'arrive presque pas

Après un remarquable premier roman, *Rapport aux bêtes*, Noëlle Revaz a mis sept ans avant de donner *Efina*, presque aussi troublant. Très étrange, en tout cas, dans la description de relations inhabituelles, ou envisagées sous un regard si lucide qu'il fait mal, ou passées à la moulinette d'une écriture qui ne laisse rien de côté, ou… comment dire ? Imaginez les imperfections d'une peau vues sous une lumière rasante, grossies sous une loupe. Elles sautent aux yeux. Mais il faut être un observateur extérieur pour les voir comme Noëlle Revaz les montre.

Efina a reçu, autrefois, une lettre de T, acteur de théâtre. Elle avait oublié la lettre, comme elle l'avait oublié, lui qui avait écrit sans véritable raison. Elle le revoit sur scène, tout lui revient. Elle écrit à son tour. Pour dire en substance : n'allez pas vous imaginer que vous m'intéressez le moins du monde. Elle n'envoie pas la lettre. T écrit aussi à Efina. Souvent. Pour dire à peu près la même chose. Il n'envoie pas les lettres.

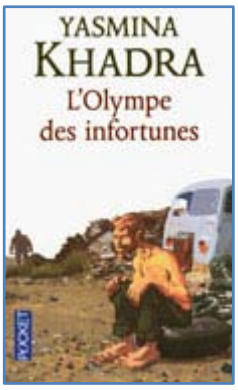
Une histoire qui ne peut conduire à rien. Sinon que, dans la tête d'Efina et de T, l'autre est présent. Repoussé si loin, et avec tant d'énergie, que cela en devient louche. Voilà l'embryon d'histoire d'amour, embryon au sens physiologique. Contrariée par ses protagonistes qui voient dans l'autre surtout ses défauts. Et ne peuvent s'empêcher de lui écrire, de le (ou de la) rechercher, retrouver…

Cela dure pendant des années, par bouffées. Il arrive même que T, comédien jusque dans sa correspondance, écrive seulement pour dire le bonheur vécu loin d'Efina, que surtout il n'a pas besoin d'elle et qu'elle doit bien comprendre à quel point leur vie est meilleure quand ils ne se voient pas. Jusqu'à ce qu'ils se revoient, bien entendu, vieillissant dans leur incapacité à oublier ce qui n'a (presque) pas eu lieu.

Noëlle Revaz
Efina
Folio, n° 5195
224 pages, 5,10 €

Terrain vague

Il existe au moins deux manières d'envisager le roman de Yasmina Khadra. Ou on le prend pour le récit réaliste d'une existence vaguement communautaire menée tant bien que mal dans un espace indéfini entre une ville et la mer, et c'est très énervant. Ou on le lit pour ce qu'il nous semble être, une parabole sur le pouvoir, l'argent, la civilisation… Du coup, les mots prennent une valeur nouvelle et touchent au destin même de l'homme. Une dimension tragique s'ajoute au destin de ceux qui vivent là, dont on partage à la fois l'espérance et le destin.

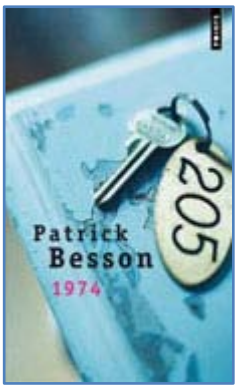


Yasmina Khadra
L'Olympe des infortunes
Pocket, n° 14480
192 pages, 5,90 €

Instants fugaces

Moins populaire pour ses nouvelles que pour ses romans, Patrick Besson excelle pourtant sur la plus courte distance, installant en quelques pages des personnages et un ton par lesquels on est, dans *1974*, séduit six fois.

Ce sont des histoires dans lesquelles il se met parfois en scène, ou si ce n'est pas lui, c'est bien imité. Comme lors de ce voyage en Grèce qui date précisément de 1974, moment de la première expérience sexuelle. Ou, dans *La maîtresse d'hôtel*, qui fait écho à *Mais le fleuve tuera l'homme blanc*…



Patrick Besson
1974
Points, n° 2549
177 pages, 6 €

Frank Lloyd Wright, ses maisons et ses femmes

L'architecture inspire la littérature. Ou plutôt : ici, c'est un architecte qui l'inspire. Frank Lloyd Wright, novateur qui se souciait peu de la norme. Parce que, semblent dire deux romans inspirés par sa biographie, il était lui-même hors normes.

Ses réalisations, basées sur une théorie personnelle de l'architecture organique, ne ressemblaient à rien de connu à son époque. Il vivait comme il l'entendait, en particulier ses relations amoureuses. Et avait avec l'argent, surtout quand il était débiteur, des rapports pour le moins légers. L'homme attirait les regards. La presse à sensation suivait tous les événements de sa vie privée agitée.

En réalité, plus encore que Frank Lloyd Wright lui-même, ce sont les femmes de sa vie qu'ont suivies T.C. Boyle et Nancy Horan.

Le premier les englobe toutes, ou presque, dans son titre, *Les femmes*.

La seconde s'attache à l'une d'entre elles dans *Loving Frank*.

Mais l'un et l'autre placent au second plan Catherine, épousée alors qu'il était encore jeune et peu connu, avec laquelle il eut six enfants. Le romanesque a besoin d'un personnage flamboyant. Ce que Frank est devenu quand il rencontre Mamah.

Mamah, telle qu'elle apparaît dans le roman de Nancy Horan, est une femme d'exception. Mais qui se laisse néanmoins séduire par Frank en 1907, alors que celui-ci travaille à la maison qu'il construit pour elle et son mari. Sous prétexte d'avoir à discuter avec Mamah de détails architecturaux, Frank se rapproche insensiblement d'elle et ils deviennent amants, dans un contexte peu favorable à leur relation : tous deux sont mariés, avec des enfants, et surveillés par une société puritaine dont la presse prendra ensuite le relais avec une gourmandise jamais démentie.

Mamah n'est pas seulement une femme amoureuse. Elle est aussi une féministe convaincue, qui se met en tête de traduire pour l'Amérique les essais d'une écrivaine suédoise. Lors du séjour qu'elle fait avec Frank en Europe, elle refuse de se cantonner au rôle d'accompagnatrice.

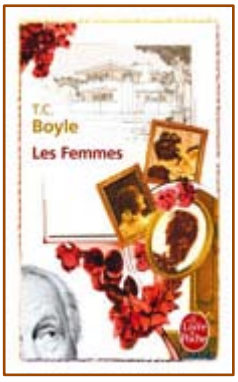
Pendant tout le livre, elle apparaît comme une personnalité forte et attachante, vivant mal la culpabilité qui est née de la séparation avec ses enfants, cherchant à faire le moins de mal possible autour d'elle – mais, bien entendu, n'y parvenant pas vraiment.

L'épisode final appartient à l'Histoire, avec la crise de folie meurtrière d'un employé de Taliesin, le domaine sur lequel Wright a construit leur maison. Il clôt aussi *Les femmes*, puisque T.C. Boyle s'occupe de Mamah en dernier, après Ogilvanna, rencontrée en 1924, et Miriam, en 1914 – il nous explique, dans la page suivante, pourquoi il a cru nécessaire de renverser la chronologie.

En romancier expérimenté qui utilise les filtres de son choix entre les couleurs du réel et la reproduction montrée au lecteur, T.C. Boyle

Nancy Horan
Loving Frank
Traduit de l'américain
par Virginie Buhl
Le Livre de poche,
n° 32066
576 pages, 7,50 €

T.C. Boyle
Les femmes
Traduit de l'anglais
(États-Unis) par
Bernard Turle
Le Livre de poche,
n° 32071
704 pages, 8 €



interpose, entre Wright, ses femmes et nous, un apprenti japonais venu travailler à Taliesin en 1932. La maison est devenue un atelier qui produit, à jet continu, des plans dont la plupart ne seront jamais transformés en constructions. Sato Tadashi découvre, avant même d'arriver, l'hostilité des habitants de la région envers son Grand Homme. Puis les petitesses de celui-ci, ainsi que son génie. Et il reconstituera, plus tard, cette existence vouée à l'architecture et aux femmes, dans cet ordre, au mépris des conventions morales et des dettes. Roublard, même parfois franchement menteur, habité par ses rêves au point de briser tout ce qui l'en sépare, Frank Lloyd Wright prend ici la dimension d'un authentique personnage romanesque. Comme un romancier, peut-être, n'aurait pas osé l'inventer.

T.C. Boyle, l'écriture d'un roman et la construction d'une maison

Ce dialogue a été mené par courriel au moment où sortait la traduction française du roman de T.C. Boyle qui paraît maintenant au format de poche, *Les femmes*.

Pensez-vous qu'il existe des points communs entre la construction d'un bâtiment et celle d'un roman ? Ou, pour le dire autrement, bâtir une fiction nécessite-t-il des talents d'architecte ?

Une partie de l'attrait qu'il y avait pour moi à écrire un livre à propos d'un architecte repose précisément sur la comparaison que vous faites. L'écriture d'un roman ressemble beaucoup à la construction d'une maison. À cette différence près que les plans d'un romancier s'élaborent pendant la construction, et non avant comme c'est le cas pour un architecte.

Pourquoi avoir choisi le point de vue d'un apprenti japonais ? Les possibilités qui s'offraient à vous étaient multiples…

En effet, les apprentis de Frank Lloyd Wright étaient originaires de nombreux pays. Ils venaient d'un peu partout dans le monde. J'ai choisi un Japonais parce que l'architecture japonaise a eu une influence majeure sur le travail de Wright, en particulier sur ses maisons dans le style Prairie. Par ailleurs, la culture japonaise ne m'était pas complètement étrangère depuis que j'avais écrit East is East *en 1990* [(1)].

La chronologie du récit que vous montez dans *Les femmes* témoigne d'un parti pris plutôt étrange : vous inversez le temps. A quelle nécessité cela correspond-il ?

J'avais l'impression que cela me permettrait de réfléchir sur la manière dont les relations amoureuses éclosent et se fanent. En outre, comme le mouvement nous conduit à reculons dans le temps, une certaine inquiétude est liée à l'intrigue puisque le lecteur connaît, avant de se trouver, en conclusion du livre, face aux meurtres, l'existence de ceux-ci.

Vous montrez un Frank Lloyd Wright harcelé, et de belle manière, par la presse. Les journalistes lui courent sans cesse après. Cette surexposition était-elle justifiée par son statut de vedette ? Ou bien était-ce parce qu'il ne respectait pas les conventions morales de son époque ?

Les deux. Mais, bien sûr, c'était un mégalomane qui cherchait sans cesse à faire parler de lui. En bien ou en mal, d'ailleurs. En cela, il ressemblait beaucoup à un grand nombre de romanciers que je connais.

(1) *L'Orient, c'est l'Orient*, traduit en français en 1993.

De la réclusion volontaire aux sentiments retrouvés

Entre la Suède et le Mozambique, son pays d'origine et celui qu'il a adopté une bonne partie du temps, Henning Mankell a le choix entre deux terrains romanesques également familiers. Il a cette fois mis le cap plein nord.

Le climat de la petite île de la Baltique où Fredrik Welin s'est retiré douze ans plus tôt convient à sa solitude.

Cet homme de 66 ans a été chirurgien. Il a été frappé par une catastrophe qui a provoqué son retrait du monde.

Depuis, il ne voit plus personne, sinon un facteur qui passe sans avoir de courrier à déposer ni à emporter. La compagnie d'une chienne et d'une chatte âgées lui suffit. Sa seule discipline consiste à prendre chaque jour un bain froid dans le trou qu'il creuse à travers la glace. Il n'est ni heureux, ni malheureux. Le temps s'est arrêté. Fredrik attend la mort sans rien faire pour la précipiter. À une autre époque, il aurait pu se suicider. Mais la lâcheté, une vieille compagne familière, l'en a empêché.

Cette *« vie qui a tourné court »*, dont il tient la chronique quotidienne et monotone dans un journal de bord, lui réserve pourtant des surprises en cascade. Et l'occasion de secouer les lambeaux d'un passé dont le poids le maintenait replié sur lui-même, pour s'ouvrir aux autres.

Un jour de janvier survient une scène insolite qui rompt à la fois la solitude et la monotonie. *« Il y avait quelqu'un sur la glace. Une silhouette noire sur fond de blancheur immense. Le soleil était bas sur l'horizon. J'ai plissé les yeux pour mieux voir. C'était une femme. On aurait dit qu'elle marchait appuyée sur un vélo. Puis j'ai compris : c'était un déambulateur. »*

Trente-sept ans après qu'il l'a abandonnée sans un mot d'explication, Harriet resurgit, comme un fantôme venu de loin. Elle est malade. Elle est venue, non pour lui reprocher son attitude passée, ses mensonges et sa curiosité malsaine, mais pour lui rappeler une promesse qu'il avait faite : la conduire à un lac où, quand il avait dix ans, Fredrik s'est baigné avec son père. La dernière volonté d'une femme qu'il a aimée et quittée…

Une volonté assez forte pour placer le chirurgien devant des responsabilités qu'il a toujours fuies. Et pour l'amener, enfin, à voir la réalité en face. S'accepter tel qu'il est. Peut-être même s'améliorer jusqu'à redevenir un homme ayant sa place dans l'humanité.

Le chemin est long. Parsemé d'embûches. Henning Mankell en fait un parcours exaltant. Il réveille des émotions. Provoque des rencontres inattendues. Scrute les contradictions de Fredrik pour l'aider, grâce à des personnages féminins, à les résoudre.

Cela n'ira pas sans des moments de grande douleur.

Mais éprouver la douleur, c'est se savoir vivant. Une sensation neuve pour celui qui avait renoncé aux chocs de l'existence. Désormais, son cœur est capable de battre plus fort. Son corps retrouve même le désir – pas au meilleur moment, il est vrai.

Les chaussures italiennes – un symbole de perfection, comme chacun sait, ou devrait savoir, et si l'on ne sait pas, on sort du livre convaincu – est un roman qu'on n'a pas envie de quitter, et dont on tourne la dernière page avec regret.

Henning Mankell
Les chaussures italiennes
Traduit du suédois par Anna Gibson
Points, n° 2559
384 pages, 7,50 €
Parution le 10 février

Le vieil homme qui voulait s'échapper

L'âge ne change rien à l'affaire : les 78 ans de Raphael Haffner n'ont pas épuisé son appétit des femmes. Quand Adam Thirlwell nous le présente, il est caché dans une penderie depuis trop longtemps pour que sa position soit restée confortable. Mais le spectacle auquel il assiste par la porte entrouverte vaut bien quelques désagréments : Zinka et Niko font l'amour devant lui. *« Il ne désirait vraiment rien d'autre. Les femmes étaient le seul moyen de son triomphe, son corps vieillissant demeurant la pelote à épingles idéale pour que s'y plantent les flèches en plastique multicolore du dieu-enfant victorieux : Cupidon. »*

Une fois encore, il est amoureux plutôt que voyeur ou obsédé sexuel, son état d'excitation n'étant que la conséquence de sentiments qui s'emparent de lui avec violence, avant de se retirer comme une mer calmée, quand il se rend compte qu'une fois de plus il s'est trompé : le grand amour n'est pas encore pour aujourd'hui. Zinka n'est pas la femme idéale, à moins d'aimer les garçonnes. Mais Haffner est séduit, pour de bon, pense-t-il, et son séjour à l'hôtel dans une ville thermale d'Europe centrale prend une tournure imprévue. Le vieil homme riche qui fut le banquier de célébrités est venu régler une affaire complexe : récupérer, au profit de sa famille, une villa qui avait appartenu aux parents de son épouse décédée et que différents régimes politiques se sont appropriée au fil des années.

Haffner, à ses propres yeux, n'a rien d'exceptionnel. Il se contente de suivre son inclination, où qu'elle le mène, sans se poser de questions morales. Tant pis si cela l'amène à avoir, en même temps, une aventure avec une femme mariée plus âgée que Zinka et plus jeune que lui. Frau Trummel s'ennuie et combat l'ennui avec Haffner qu'elle adore sincèrement.

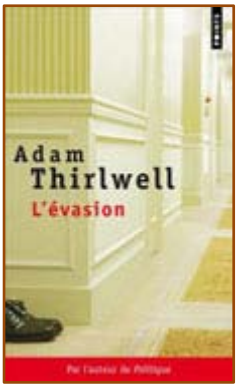
Quoi de plus banal ?

De la penderie où nous l'avons surpris, Haffner ne peut s'évader tant que les amants n'ont pas quitté la pièce. *L'évasion* est, au fond, le thème majeur de sa vie, bien qu'il tarde à prendre son véritable sens. Britannique et juif, classé dans l'une ou l'autre catégorie selon les personnes qu'il fréquente, il rêve surtout d'être bohème, sans y parvenir jamais. Sinon peut-être quand il quittera l'hôtel pour étouffer le scandale qui s'amorce. Il entre au hasard dans un cinéma où un film de guerre multiplie, sous forme de gags, les scènes d'évasion. Resté seul dans la salle à la fin de la projection, il médite sur le besoin de s'échapper qui l'occupe depuis si longtemps. Pour conclure : *« peut-être ce besoin s'expliquait-il par un autre désir : celui de la sécurité d'un refuge. »*

Une penderie n'est certes pas un refuge très sûr. La villa tant convoitée, en revanche, pourrait être le but ultime du vieil homme, enfin débarrassé des encombrants désirs qui l'ont agité durant toutes ces années.

Pendant le temps où il le suit, le romancier semble promener une caméra autour de son personnage. Il l'encercle et le montre sous toutes ses facettes, pas toujours brillantes, dans des situations qui oscillent entre le comique et le pathétique. Inconscient de l'effet qu'il peut produire, peu soucieux des conséquences de ses actes, Haffner est une marionnette qui se croit dotée d'indépendance. Tandis que les événements, en réalité, le conduisent ici ou là dans des impasses où sa présence importune. Haffner vit sa légende en creux. Et Adam Thirlwell l'écrit magistralement.

Adam Thirlwell
L'évasion
Traduit de l'anglais
par Anne-Laure Tissut
Points, n° 2545
384 pages, 7,50 €



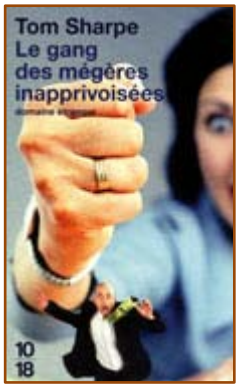
Méfiez-vous des femmes Grope !

Il faudra un jour soumettre Tom Sharpe à la question et lui faire avouer quelles substances il fume ou avale en écrivant. Si le code de l'édition imposait des limitations de délire, il aurait déjà été arrêté par la police. Pour le plus grand bonheur des lecteurs, il n'existe aucun article de loi dans le genre et l'écrivain britannique peut continuer à se lâcher, imité par une traductrice sous son influence. Du coup, la sobriété du titre original, *The Gropes*, donne en français le kilométrique et beaucoup moins sobre : *Le gang des mégères inapprivoisées ou Comment kidnapper un mari quand on n'a rien pour plaire*.

Le ton est donné : chez les Gropes, les femmes sont, désolé de l'écrire ainsi, des chiennes lubriques prêtes à tout pour garder le pouvoir et préserver l'intégrité de leur domaine. Leurs défenses, barbelés, taureaux furieux, chiens méchants, découragent la curiosité. Et tout irait bien si un mari n'était de temps en temps nécessaire pour prolonger la lignée… Or, dans la chasse au mari, les Gropes n'ont pas que des arguments. Elles sont, encore pardon, moches, masculines, déplaisantes.

L'histoire remonte au douzième siècle. Aujourd'hui, les choses sont devenues plus compliquées. Belinda Grope a même dû quitter la propriété familiale pour épouser Albert, truand au petit pied. Et dont la sœur, nourrie de lectures romantiques, est affublée d'un conjoint pâlot bien que, ou parce que directeur de banque. Celui-ci ne supporte pas la vue de son fils, copie conforme de ce qu'il n'aime pas en lui.

Les éléments du drame sont en place, le grand spectacle peut commencer ! Impossible à raconter mais nourri d'une imagination incontrôlable.



Tom Sharpe
Le gang des mégères inapprivoisées
Traduit de l'anglais
par Daphné Bernard
10/18, n° 4416
224 pages, 7,40 €

Une affaire d'hérédité

Pas facile, pour le narrateur du *Marin américain*, de comprendre en quoi sa grand-mère a bouleversé l'histoire de la famille en accueillant chez elle, en l'absence de son mari, un naufragé.

Toujours est-il qu'une part de la descendance ne ressemble pas au type local de cette région du Danemark. Ajoutons à cela qu'un mystère a toujours plané sur la disparition de l'homme au lendemain de son sauvetage, et nous avons tous les ingrédients d'une formidable quête où se répondent le passé et le présent, dans un cadre sauvage digne d'accueillir le sentiment du tragique qui naît au fil des pages.

Karsten Lund
Le marin américain
Traduit du danois
par Inès Jorgensen
Babel, n° 1040
415 pages, 9,50 €

L'absurde et le réel

Après la catastrophe, le roi Cédric et la reine tentent la dignité. Leur petit pays envahi par le Reich semble accepter la présence nazie. Jusqu'au jour où l'étoile jaune est imposée aux Juifs. Répondant à la provocation par la provocation, le souverain, son épouse et leur peuple deviennent de spectaculaires résistants. Le roman de Khazanov, qui circulait en URSS sous forme de samizdat, est arrivé en France par un long détour, que la traductrice explique en postface.

Boris Khazanov
L'heure du roi
Traduit du russe
par Elena Balzamo
Viviane Hamy bis
128 pages, 7 €.

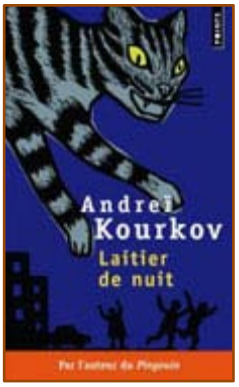
La face nocturne de l'Ukraine

Le ciel d'hiver annonce une nuit calme à Kiev : *« la voie lactée se morfondait, privée de l'attention des hommes. Il régnait en cette nuit un silence surprenant, pas un chien n'aboyait, comme si le ciel chargé d'étoiles qui pesait sur la terre les eût tous écrasés de sommeil. »* Mais Andreï Kourkov va secouer cela de belle manière et concocter un mélange explosif à base de lait maternel, de somnambulisme, de secte politico-religieuse, de potion magique, de corruption, de désir d'enfant, de chats tueurs…

Pendant cette nuit pas si calme, un pharmacien est assassiné. Une ombre passe, une couronne restera sur les lieux, posée par Daria, la veuve, en témoignage d'un crime impuni. Cette nuit-là, comme d'autres, Semion est sorti sans s'en rendre compte, pour faire il ne sait quoi. Sa femme, Veronika, le soupçonne de mener une double vie, lui-même s'inquiète en prenant conscience de ses crises de somnambulisme, au point de demander à son meilleur ami, qui travaille avec lui dans une agence de sécurité, de le suivre la nuit pour lui rendre compte de ses agissements.

Le matin, Irina, comme chaque jour, part en bus donner son lait à Kiev. Et Dima, à l'aéroport de Borispol, a détourné un bagage suspect repéré par son chien. Les ampoules qu'il y trouvera quand il l'ouvrira avec deux complices contiennent un liquide inconnu. Qui n'est pas sans rapport avec le pharmacien assassiné et le lait maternel d'Irina.

Quelques allusions à l'actualité encore récente de l'Ukraine fournissent des points de repère. *Laitier de nuit* est un roman passionnant où tous les personnages semblent aussi réels que les situations sont invraisemblables. Le tour de force de l'écrivain est de nous y faire croire sans la moindre réticence.



Andreï Kourkov
Laitier de nuit
Traduit du russe
par Paul Lequenne
Points, n° 2544
509 pages, 8 €

D'anciens secrets refont surface

Il serait assez facile de résumer *Le testament caché* en quelques lignes. On obtiendrait un scénario invraisemblable. Qui ne donnerait aucune envie de lire le roman de Sebastian Barry. On aurait tort. Car le long face à face entre Roseanne et le docteur Grene est de ceux qui laissent dans la mémoire un solide dépôt, et pas seulement parce que le récit court sur près d'un siècle.

Roseanne est en effet centenaire. Au moment où le vieux bâtiment de l'asile où elle est internée depuis très longtemps va être démoli, le docteur Grene s'interroge sur les raisons qui l'ont fait enfermer. Son souci est, au point de départ, prosaïque : le nouveau bâtiment ne pourra pas accueillir tous les patients. Il tente d'évaluer la vieille dame qui, de son côté, rédige ses souvenirs en cachette. Tout cela réveille des épisodes douloureux de l'Histoire irlandaise. Quand catholiques et protestants s'affrontaient sans pitié, la jeune fille d'alors ne comprenait pas le rôle de son père. Elle ne put accepter, plus tard, la négation de l'existence de son couple pour des raisons politico-religieuses qu'aucune compassion ne pouvait infléchir.

Roseanne n'est pas folle, le docteur Grene s'en convainc assez rapidement. Mais, intrigué par les mystères qui l'entourent, il continue à la visiter souvent. Lui parle. Et se console peut-être auprès d'elle, sans se l'avouer, de ses propres fautes ainsi que de la mort de son épouse.

Les deux personnages sont pétris d'humanité. Leur rencontre est un beau moment de littérature, qui dépasse la littérature en rassemblant d'anciens secrets. D'invraisemblable, le scénario devient idéal. Et on se retient (difficilement) d'applaudir à la fin.

Sebastian Barry
Le testament caché
Traduit de l'anglais
(Irlande) par
Florence Lévy-Paolini
Folio, n° 5172
416 pages, 7,30 €

Alexandre Dumas et le miracle des mousquetaires

Simone Bertière s'attaque à un monument de la littérature : *Les trois mousquetaires* et leurs deux appendices, dont elle retrace la genèse. L'*Histoire d'un chef-d'œuvre*, dit-elle (avec raison) en sous-titre.

En historienne, elle prend la peine de raconter comment Dumas en est arrivé là. Du théâtre au feuilleton, il y avait en effet du chemin à parcourir. Qui passait notamment par la révolution de la presse populaire, soudain plus rentable que la scène, et par une collaboration soutenue avec Auguste Maquet.

En historienne aussi, Simone Bertière examine avec attention les libertés que prend Dumas avec les faits, tordant parfois leur vérité pour mieux les inscrire dans sa logique romanesque. Un *« mélange de fidélité et de désinvolture »*, dit-elle.

Mais c'est en lectrice passionnée, en revanche, qu'elle apprécie le style, retrouve la vivacité du dialogue théâtral dans un récit qu'il ne fait pas toujours avancer et pardonne le sentiment de remplissage qu'on éprouve parfois – puisque le plaisir est toujours présent.

(Comme on pardonne à Simone Bertière d'avoir fait allusion deux fois, à 90 pages d'intervalle, à la même anecdote de Dumas expliquant comment ses pièces s'écrivaient quand il les racontait à un auditeur complaisant.)

Simone Bertière
Dumas et les trois mousquetaires
Le Livre de poche,
n° 32036
352 pages,
6,95 €